

## CHAPITRE PREMIER

### La boutique d'antiquités

Trois événements marquèrent cette soirée de janvier 2011 à Los Angeles, tous trois survinrent peu après le coucher du soleil. Une jeune femme alla boire un verre, mais était-elle vraiment une femme ? Un avocat d'assises acheta un miroir chez un antiquaire de Melrose Place, mais n'était-ce qu'un miroir ? Un homme fut abattu par des agents du gouvernement, mais était-il réellement humain ? Ces trois événements n'étaient pas liés entre eux, cela au moins était certain, quoique... était-ce vraiment certain ?

Inglewood reste un des pires quartiers de LA, même si le temps des grandes émeutes raciales, qui s'y sont déroulées voici quelques années, appartient maintenant au passé. On y rencontrait alors peu de policiers, il fallait en revanche prendre garde aux dealers et aux groupes d'autodéfense mis en place par les commerçants sud-coréens. Drusilla gardait un mauvais souvenir de cette époque, elle était passée par hasard près du pillage d'un drugstore, et un Asiatique, occupé à tirer sur la foule des émeutiers depuis le toit de son magasin, l'avait prise pour cible. Il était pourtant clair qu'elle n'appartenait pas au groupe des assaillants, or l'homme l'avait délibérément visée, peut-être parce qu'elle était blanche. La balle l'avait atteinte à la poitrine, ce qui, pour un être de sa nature, n'était pas plus douloureux qu'une piqûre d'insecte. Elle avait bien identifié le tireur, alors d'un bond prodigieux elle avait sauté sur la toiture du petit immeuble, saisi l'homme par un bras et l'avait jeté au milieu de la foule. Elle ne sut jamais ce qu'il était advenu de lui car elle avait préféré s'éloigner du lieu des combats en passant de toit en toit. En dépit de cet incident, elle se promenait souvent dans les rues de ce quartier, elle s'y sentait plus en sécurité que dans les endroits chics où la police patrouillait partout. Elle aimait la population mélangée de cette ville, une moitié de Noirs, près de trente pour cent d'Hispaniques, moins d'un quart de Blancs, et quelques Asiatiques peu nombreux, mais organisés et bien armés : elle lui rappelait la foule cosmopolite des rues de Rome à l'époque de l'Empire. On y rencontrait alors toutes les races du monde connu, des îles bretonnes à la Chaldée, de la Germanie à l'Égypte et à la Maurétanie. Certes Inglewood était le dernier endroit qu'une jeune femme seule aurait dû choisir comme lieu de promenade, pourtant elle ne s'en inquiétait pas, elle était une Éluée et nul ne pouvait rien contre elle.

En général, elle ne s'occupait pas des affaires des humains, même de ceux avec qui elle vivait parfois, elle avait faite sienne depuis toujours la devise « pour vivre heureux, vivons cachés ». Déjà, enfant, quand elle habitait l'île de Capri, elle se dissimulait aux yeux de Tibère, il est vrai qu'en vieillissant, il était devenu cruel et libidineux. À l'époque, depuis la mort de leur père, elle savait que sa vie et celle de son frère ne tenaient qu'au bon vouloir de l'irascible vieillard, partout, elle se sentait menacée et ne se trouvait bien que cachée parmi les lauriers et les pins ou blottie dans les bras de Caius. Tout cela était loin aujourd'hui, mais elle en avait gardé une certaine défiance vis-à-vis du monde des humains. Pourtant, certains jours d'humeur heureuse, elle était capable d'un geste altruiste, c'est peut-être ce qui la poussa à agir ce soir-là quand un voyou en roller, un jeune rouquin piqué de taches de rousseur, arracha le sac à main d'une femme âgée qui marchait devant elle. D'un bond, Drusilla franchit les quelques mètres qui la séparaient du jeune voleur, elle le percuta avec force et il alla s'assommer contre le trottoir. La jeune femme ramassa le sac de la dame âgée et le lui tendit, l'autre hésita à le prendre, se demandant si elle devait avoir plus peur de cette fille qui pouvait sauter sept ou huit mètres, ou du voyou étendu à terre, sonné. Drusilla lui mit le sac entre les mains, presque de force, et s'éloigna.

En passant devant le siège des Blackhawks, la minable équipe de football d'Inglewood, le temps où les prestigieux Lakers résidaient dans cette ville était loin, elle eut envie de boire un verre. Un instant l'idée d'aller au stadium l'avait effleurée, mais les sports modernes ne l'intéressaient pas, les jeux du cirque, qu'elle avait connu dans sa jeunesse, étaient autrement captivants, quoique un peu trop sanglants à son goût. Elle alla attendre le bus à l'arrêt le plus proche puis descendit au Civic Center. Une fois là, elle se perdit rapidement dans les petites rues avoisinantes, elle devait se procurer un véhicule. Drusilla avisa une voie presque déserte, les gens ne circulaient qu'en voiture dans ce quartier, et elle s'y engagea. Un groupe de trois Noirs la repéra bientôt et se mit à la suivre, ce qui la fit rire. « Probablement des chômeurs ou des dealers, se dit-elle, sinon ils ne traîneraient pas par ici », les malfrats blancs ou chicanos avaient leur propre quartier. De toute façon, ces garçons ne la dérangent pas, elle était plus forte qu'eux trois réunis. Elle s'arrêta et se retourna pour vérifier que personne d'autre n'était en vue, le reste de la rue était vide. Elle attendit qu'un feu rouge, placé au carrefour, vienne interrompre le flot des voitures, et elle se plaça devant une Chevrolet automatique qu'elle saisit sous le pare-chocs avant et souleva d'un bon mètre. Quand l'auto retomba, toutes les sécurités des portes sautèrent et une des portières s'ouvrit même en grand. Alors tranquillement elle dénuda deux fils sous la colonne de direction et fit démarrer le moteur.

– Comment t'a fait, ma sœur ? demanda un des Noirs arrivés à sa hauteur.  
Elle baissa la vitre sans crainte.

– Simple, mon frère, j’ai soulevé la voiture comme je pourrais te soulever et t’envoyer au loin si, par malheur, il te venait à l’idée de m’ennuyer. Je veux dire par malheur pour toi.

– Nous avons compris, ma sœur, dit l’un de ses compagnons. Ce que nous aimerions savoir c’est comment tu as pu soulever cette tire à main nue, elle pèse plus d’une tonne.

– La Déesse m’a inspirée, mon frère, maintenant, dégage.

– Nous on est entraîné à du sport en chambre et on a de la bonne dope, ajouta le premier, t’aimerais pas qu’on te baise tous les trois à la fois ?

La Chevrolet démarra si sec que les garçons durent sauter de côté pour l’éviter. Ils hurlèrent vainement un chapelet d’injures et d’obscénités à l’adresse de la conductrice qui n’y prêta pas attention, elle était habituée. Un léger sourire aux lèvres, Drusilla revint au Civic Center et rattrapa le San Diego freeway qu’elle suivit jusqu’à Culver City, là elle se dirigea vers les abattoirs où elle avait un contact. Elle se gara près des énormes camions qui conduisaient le bétail à abattre et se glissa à l’intérieur de l’établissement à la suite d’un groupe de six génisses en provenance de l’Arizona. L’abattoir était vaste et elle mit quelque temps avant d’apercevoir l’aide boucher, Gordon, qui lui fournissait le verre de sang de bœuf qu’elle buvait encore chaud deux à trois fois par semaine. Des filles traînaient par là, putes ou droguées, qui attendaient l’occasion de faire une passe rapide dans l’ombre, elles lui jetèrent des regards suspicieux et elle prit soin de ne pas s’approcher de leur territoire. Elle s’était vêtue de la façon la plus neutre possible, gros pull de laine et pantalon noirs, à la fois pour passer inaperçue et pour ne pas risquer d’être confondue avec ces femmes qui, malgré le froid, portaient des corsages exagérément décolletés et des mini-shorts. Gordon l’aperçut enfin et il lui fit signe de se rendre dans un petit réduit qui servait de vestiaire à un groupe d’employés. Le local était vide à cette heure et elle s’y glissa discrètement. Il arriva bientôt apportant le verre recouvert d’un journal afin de ne pas susciter de curiosités malvenues.

– Soir, M’dame, dit-il simplement.

Il posa le verre sur un tabouret et rafla le billet de cinq dollars que Drusilla avait placé dessus. Elle le but d’un trait, elle n’aimait pas tellement le goût du sang, en fait elle n’avait jamais pu s’y habituer depuis son réveil dans le sanctuaire de Théra, mais il était nécessaire à son métabolisme, le repas plus classique qu’elle allait prendre ensuite ne lui suffirait pas. Elle rendit le verre à Gordon qui attendait sagement dans un coin du réduit, il se contentait de la dévorer des yeux. Les premiers temps, il aurait bien voulu être payé en nature et la jeune femme avait dû le soulever de terre en le tenant par la gorge.

– Dernier et unique avertissement, avait-elle dit.

– J’ai compris, M’dame, je ne recommencerai pas, avait coassé Gordon, les cartilages à demi broyés.

Une fois, il s’était permis de la questionner.

– Pourquoi vous buvez tout ce sang, M’dame ? C’est un truc pour ne pas grossir, ou pour avoir le teint blanc ? Vous êtes un peu pâle.

Elle s’était contentée de le regarder fixement, sans répondre et, depuis, il ne lui avait posé aucun problème, toutefois elle savait qu’elle allait devoir bientôt changer de fournisseur. Une femme qui vient régulièrement boire du sang attire l’attention, d’abord des bouchers et de leurs patrons, puis, un jour ou l’autre, de la police. Or Drusilla voulait avant tout passer inaperçue. Parfois, elle vivait avec un homme, petite parenthèse dans une longue errance, mais elle devait le quitter au bout de quelques années, car il vieillissait. Alors, elle se débrouillait seule en marge de la société, à l’écart des humains et, quand l’existence au quotidien ou la solitude lui pesait, elle se rendait dans une retraite secrète, une ancienne cache indienne perdue dans la sierra, et restait là quelque temps en animation suspendue. À son réveil, il lui fallait boire beaucoup de sang, c’était le seul inconvénient, et, comme elle ne pouvait le stocker si longtemps, elle en était quitte pour une longue marche à pied nocturne dans le désert jusqu’à ce qu’elle trouve un coyote ou un petit mustang sauvage à tuer, ou une ville où se ravitailler. Elle ne s’attaquait jamais aux humains, non pour des raisons de morale, mais pour éviter d’être pourchassée. À vrai dire, elle ne craignait pas pour sa vie, cela faisait longtemps qu’elle était morte.

Depuis qu’elle avait accédé à sa nouvelle existence, Drusilla avait un problème qu’elle n’avait pu résoudre : les miroirs ne renvoyaient pas son image. Ils risquaient de dénoncer sa présence en ne la reflétant pas dans les lieux publics, mais surtout ils lui interdisaient tout maquillage, toute coquetterie et il n’était pas davantage possible de la photographier ou de la filmer, elle n’impressionnait pas la pellicule. Elle n’avait pas vu son visage depuis des siècles et aurait été incapable de se reconnaître, elle se savait petite et brune, c’était tout. Les hommes, qui avaient partagé sa vie et ses secrets un instant, lui disaient qu’elle était belle et vantaient ses magnifiques yeux d’un bleu intense, elle était obligée de les croire sur parole. Cela devait cependant être vrai, vu la constance de leurs déclarations au cours des âges.

Quand elle avait de l’argent, elle allait faire une série de séances d’UV, afin de paraître moins pâle, ils ne la brûlaient pas. En revanche, elle évitait le soleil, ses rayons lui occasionnaient des démangeaisons désagréables sur la peau, cela pouvait même aller jusqu’à des brûlures au deuxième degré, aussi était-elle devenue par force un oiseau de nuit. Elle ne comprenait pas pourquoi elle restait sensible à certaines formes de douleur, à son réveil sur Théra le vieux prêtre Pythios l’avait prévenue, son corps réanimé par magie était quasi invulnérable et toute

blessure cicatrisait en quelques instants, mais le feu et certains acides pouvaient le détruire, et elle devait éviter la brûlure du soleil.

Une fois le verre bu, Drusilla eut envie de prendre quelque nourriture plus solide et, surtout, de manger une glace à la framboise pour chasser le goût fade du sang. Elle reprit la voiture qu'elle venait de voler, aujourd'hui, pour elle, ce genre de vol était facile, bien moins risqué que de s'emparer d'un cheval dans les siècles passés, et descendit vers l'océan. Le Pacifique était certes fort éloigné de sa Méditerranée natale, mais elle aimait le bruit des vagues et restait souvent des heures à l'écouter, allongée sur une plage. C'était celle de Santa Monica qui avait ses faveurs tant elle était large, nul ne venait l'ennuyer dans l'ombre complice et le froid de la nuit ne la dérangeait pas, son corps prenait la température ambiante. Elle rattrapa le *freeway* 10 et fila plein sud jusqu'à la Promenade encore grouillante de monde à cette heure tardive. Il est vrai que de Venice à Santa Monica, la vie nocturne était au moins égale à celle de la journée, à la différence que les populations étaient différentes. Elle se demandait souvent combien d'Élus, d'êtres semblables à elle, se cachaient dans la foule, il lui aurait été impossible d'en reconnaître un même si elle s'était trouvée près de lui. Jadis elle en avait rencontré deux, c'était il y a longtemps, un homme en Espagne et une femme à Dublin, en Irlande, elle les avait repérés par hasard grâce à leur absence de reflet. Elle avait oublié le nom du mâle, avec qui elle n'était restée que quelques semaines, mais la fille se nommait Carmilla et prétendait avoir servi de modèle à Sheridan Le Fanu pour sa longue nouvelle. Drusilla avait vécu en compagnie de cette fille près d'une année et avait été amusée, deux siècles plus tard, de trouver le livre en édition de poche, elle l'avait lu avec intérêt, mais avait détesté la fin : pourquoi toujours vouloir transformer les morts-vivants en monstres horribles ?

Elle pénétra dans le El Lobo Bar, une cafétéria un peu en retrait de la promenade où elle allait parfois car elle savait où se placer pour éviter les miroirs, et commanda des œufs au jambon suivis d'une double glace à la framboise. Au bout d'un moment, elle vit entrer Ronald Kirk, un garçon avec qui elle était sortie deux fois. Il l'aperçut et détourna la tête, c'était toujours ainsi, les hommes la désiraient puis avaient peur d'elle ensuite. Sans doute n'aimaient-ils pas serrer un corps froid entre leurs bras.

Les magasins d'antiquités se pressent le long de La Cienega Boulevard, mais c'est Melrose Place qui présente les plus intéressants. La Licorne expose du mobilier du XVIIe siècle en parfait état, J. F. Chen Antiques possède des pièces asiatiques ou birmanes rares, enfin The Cyclops est spécialisé dans tout ce qui sort de l'ordinaire. Pour reprendre le titre d'un livre paru autrefois, Charles Sheffield y propose un catalogue d'objets introuvables. C'est cela qui intéressait John Masters. L'avocat, qui allait bientôt avoir soixante ans, ne cherchait plus rien pour meubler sa magnifique demeure des hauteurs de Pacific Palisades mais il était toujours à l'affût de l'objet, étrange, déroutant, qu'il pourrait fièrement exhiber à ses amis. Cela pouvait aller d'un didjéridou aborigène australien, dont il parvenait à tirer quelques sons, à un piège à taupes rouillé d'origine française qui ressemblait à s'y méprendre à un instrument de torture médiéval. La valeur de l'objet ne lui importait pas, cher, sa fortune lui permettait de se l'offrir, bon marché, son absence de snobisme et une solide réputation d'originalité l'autorisaient à l'exhiber chez lui. D'autant que, veuf depuis une dizaine d'années, il ne risquait plus rien du courroux d'une épouse exaspérée de voir sa maison encombrée par un bric-à-brac, quant aux jeunes beautés qui venaient parfois y passer un week-end, elles n'avaient pas voix au chapitre.

– Hello, Charles, dit-il, en entrant dans la boutique. Quelque chose pour moi ?

La boutique de Sheffield ne payait pas de mine comme celle de Chen ou La Licorne. Dans la petite vitrine, aucun objet de prix n'était exposé. L'antiquaire éliminait ainsi le client de passage, le simple curieux qui ne l'intéressait pas, il préférait avoir affaire à des habitués, courtois et solvables. À l'intérieur on découvrait des chaises accolées à un seul dossier, des tableaux formés de lettres brailles, des verres sans pied, toute une série de sculptures priapiques, des tableaux surréalistes, des automates du XVIIIe siècle, et autres objets indispensables. Il devait être près de dix-neuf heures quand l'avocat serra la main de Sheffield, un homme de son âge plutôt fort et couperosé. Masters le soupçonnait de tromper son ennui entre deux clients en vidant force verres de chardonnay, un jour il en avait aperçu une réserve dans un placard habituellement fermé à clef. Néanmoins, l'antiquaire restait toujours digne et son élocution était parfaite.

– J'ai peut-être quelque chose d'extraordinaire, John. Malheureusement, vérifier que ce meuble a réellement les propriétés qu'on lui prête risque de se révéler impossible et je ne vais donc pas pouvoir en demander son prix réel.

– Ne commencez pas à pleurer, vous savez combien vous l'avez payé. Appliquez votre coefficient habituel.

Masters était avocat d'assises et ses contre-interrogatoires féroces avaient fait craquer plus d'un témoin récalcitrant. L'attitude de Sheffield le surprenait, l'antiquaire savait bien qu'il n'avait aucune chance de jouer au plus fin avec lui, nombre de substituts du district attorney s'étaient mordus les doigts pour avoir essayé.

– C'est ce que je vais faire, John, mais pour certaines personnes, ou plutôt certaines créatures, elle vaut peut-être une fortune.

– Oh ! vous devenez mystérieux, Charles. De quoi s'agit-il ? Je connais de très habiles mécaniciens horlogers, ils arriveront bien à faire fonctionner votre engin, quel qu'il soit.

– Ah ! vous croyez ? Suivez-moi.

Il alla fermer la porte d'entrée du magasin et suspendit la pancarte *Closed*, ainsi ils seraient tranquilles. Puis il fit signe à Masters de le suivre dans une petite pièce à l'arrière, presque un placard, où il rangeait les pièces rares. En fait, seule une psyché, placée contre un des murs, occupait cet endroit secret. L'avocat s'en approcha, surpris, le miroir lui renvoya son image comme n'importe quelle glace de drugstore. La facture était ancienne, XVIIe ou début du XVIIIe siècle, et la boiserie aurait besoin d'être restaurée, pensa Masters, mais il n'y avait pas de quoi faire tous ces mystères. Il se retourna vers Sheffield et eut un signe d'incompréhension.

– Qu'entendez-vous par « propriétés » ? Il y a un mécanisme secret ?

– Nullement. Vous avez peut-être devant vous l'un des trois miroirs d'Arimanthie qui furent fabriqués par un maître alchimiste et nécromancien de la fin du XVIIe siècle.

– Je crois que je vais me permettre une question intelligente et argumentée, Charles : un quoi ?

– Ce sont les trois seuls miroirs au monde où les vampires peuvent se refléter.

L'avocat ne put se retenir d'éclater de rire.

– Ah ! diable ! c'est le cas de le dire, s'exclama-t-il. Eh bien, cher ami, c'est très simple, invitez le premier mort-vivant venu et demandez-lui s'il se trouve beau.

– J'étais sûr que vous vous moqueriez de moi, John. Je vais vous révéler deux choses, il y a environ deux ans un pompier a été tué par un homme, disons un être, blessé à mort au cours du petit tremblement de terre survenu dans la San Fernando Valley. La scène avait eu de nombreux témoins et été filmée en vidéo par un passant, puis visionnée sur place par la police locale et deux autres pompiers. La créature n'apparaissait pas sur le film, on voyait le pompier porter la main à sa gorge et retomber mort, c'est tout. Depuis, je suis sûr qu'une agence gouvernementale a confisqué le film et fait taire les témoins.

– Étrange, mais peu vraisemblable, voilà le genre d'affaire que je ne plaiderai pas au tribunal, le district attorney me mettrait en pièces. D'abord, comment l'avez-vous appris ?

– La sœur d'un des pompiers, qui est mariée à un riche commerçant, fréquentait ma boutique. Naturellement, il avait tout raconté à sa famille le jour même et elle était passée me voir le lendemain vers onze heures du matin, l'après-midi même elle me téléphonait pour me demander d'oublier toute l'histoire. Son frère l'aurait fait marcher, a-t-elle prétendu. En tout cas, elle n'est jamais revenue, peut-être par crainte que je lui pose des questions embarrassantes.

– Bah ! Il s'agissait sûrement d'une plaisanterie et elle aura eu peur que vous la jugiez trop naïve.

– Admettons, John, mais, dans le second cas, c'est moi le témoin. Il y a deux semaines environ un couple est venu, juste avant la fermeture. J'avais déjà vu l'homme, il est avoué au cabinet Stern & Legrand, je crois me souvenir qu'il se nomme Ronald Kirk. La jeune femme, une fort jolie petite brune aux yeux bleus, m'était inconnue, j'avais remarqué qu'en arrivant elle s'était dirigée vers l'étagère de gauche puis l'avait contournée sans y jeter un seul regard. Je suis très observateur, vous savez. En fait, elle avait ainsi évité de s'approcher du grand miroir de la pièce principale. Elle n'avait pas remarqué deux petits miroirs circulaires posés sur un bahut, et je l'ai vu passer devant sans s'y refléter. Son compagnon l'a appelée Drusilla, c'est tout ce que je sais d'elle.

– Curieux nom.

– Très répandu dans l'Antiquité, et encore utilisé de nos jours. L'épouse de l'empereur Auguste se nommait Livia Drusilla, la sœur bien-aimée de Caius Caligula fut une autre Drusilla, la fille du roi Hérode Agrippa 1<sup>er</sup> aussi, et je pourrais vous en citer bien d'autres. En 1921 une dame, Belle Bacon Bond, a publié un charmant livre pour enfants *Drusilla and her dolls*, que ma sœur adorait quand elle était enfant, et qui a entraîné la mode des poupées nommées Drusilla. Ces dernières années, je peux vous citer un *Drusilla Park* dans le Sussex, une dame prénommée ainsi qui enseigne la nutrition à l'Université de l'Illinois et une Drusilla qui apparaît dans deux séries télévisées dont les épisodes repassent assez souvent. L'actrice y joue le rôle d'un vampire fou et, bien sûr, elle serre toujours une poupée contre elle.

– Arrêtez, arrêtez ! Toutes ces Drusilla me tournent la tête. J'ai peur de ne pas avoir été présenté à la sœur de Caligula et je ne regarde pas beaucoup la télévision. Revenons à vos visiteurs, ces gens ont-ils acheté quelque chose ?

– Non, l'homme voulait offrir un collier à sa compagne, une pièce du XVIIIe siècle rare quoique montée de pierres de peu de valeur. Elle refusa en déclarant qu'elle n'aimait que les bijoux anciens.

– Que voulez-vous, Charles, si, comme vous le suggérez, cette enfant est vieille comme Hérode, on peut la comprendre, dit Masters en riant.

John n'aurait jamais cru l'antiquaire si naïf, il n'avait probablement pas aperçu le bref instant où la belle brune s'était reflétée dans les petits miroirs dont il parlait. C'était tout. Sa profession avait toujours montré à Masters les côtés réalistes, voire sordides, de la nature humaine. Certains faits pouvaient paraître étranges en apparence, mais ils s'expliquaient toujours rationnellement. Il se souvenait du cas d'un homme retrouvé mort, bâillonné, ligoté et un poignard enfoncé dans le ventre, dans un réduit fermé de l'intérieur. Les journaux avaient aussitôt parlé d'un crime impossible. En fait un simple accident comme l'avait prouvé la lecture du journal de cet homme où il décrivait toutes ses expériences sado-masochistes. Le couteau aurait dû tomber dès que le malheureux avait appuyé son ventre sur la pointe et quelque chose n'avait pas fonctionné.

– Autre chose, reprit Sheffield, j’ai ce miroir depuis une heure seulement et j’ai déjà reçu un coup de téléphone plutôt menaçant. Disons, plein de sous-entendus. J’ai nié avoir l’objet, et je pense qu’il serait plus en sécurité chez vous que chez moi. Pour l’instant, il est en dépôt, il m’a été porté par une jeune fille et je dois le régler à son propriétaire dès qu’il passera. Je vous le laisse à cinq mille dollars, étant entendu que si vous retrouvez cette Drusilla et qu’elle puisse s’y mirer, alors que les glaces banales ne lui renvoient pas son image, vous me donnerez cinq fois plus.

– À condition qu’elle n’ait planté ses petites quenottes dans mon vieux cou !

– Elle portait une croix d’or autour du cou, aussi je ne pense pas que vous risquiez grand-chose. Garez votre voiture un instant devant ma porte, John, vous m’aidez à porter la psyché, elle est un peu lourde. Je n’ai pas enregistré son entrée et je ne vais pas non plus faire figurer sa sortie sur mes livres de compte puisque, pour l’instant, je ne l’ai pas payée. Ainsi je pourrai nier l’avoir jamais eue, vous m’apporterez la somme en liquide un de ses jours.

Ils se serrèrent la main pour sceller l’accord. Enveloppé dans une simple couverture, le miroir fut placé sur le large siège arrière du coupé Mercedes et l’avocat prit le chemin de Pacific Palisades pour rejoindre sa maison, El Zumbon, une copie d’une hacienda espagnole du XVIII<sup>e</sup> siècle. John se demandait s’il venait de perdre bêtement cinq mille dollars, ou si cet achat pourrait déboucher sur une aventure qui mettrait du piment dans son existence de veuf. « Ou peut-être du mordant », se dit-il tout en riant, il n’avait pas cru un mot du récit de Sheffield, les vampires n’existaient qu’en littérature et au cinéma, mais il avait un faible pour les jolies petites brunes aux yeux bleus. Et après tout, ce n’était pas tellement gênant si les glaces refusaient de lui renvoyer son image, ce n’est pas le reflet d’une jolie fille qu’on étreint. Sa propre réflexion le fit encore rire tout seul et il rentra de fort bonne humeur à l’hacienda.

Les trois camionnettes noires formaient une triangulation parfaite, l’une était garée près de l’entrée du métro, 7<sup>e</sup> rue, l’autre devant la Bibliothèque centrale et la dernière à l’angle de Pershing Square et de la 6<sup>e</sup> rue ouest. Des écrans radars surveillaient tout le périmètre, dans chaque véhicule un agent était attentif à tout mouvement anormal, les « créatures » ne pouvaient être photographiées ou filmées ni sur pellicule argentique ni en vidéo, mais on distinguait parfois un flou dû à la rapidité de leurs déplacements ou à leurs bonds prodigieux. Trois équipes d’intervention, composées chacune de six hommes d’élite, attendaient dans le fond des camionnettes. Cela faisait maintenant près de deux ans qu’ils chassaient ces êtres d’apparence humaine et ils n’avaient pas encore réussi à en capturer un seul.

Étaient-ils des vampires comme certains le prétendaient ? Nul n’en savait rien, ils sortaient la nuit, ne se reflétaient pas dans les miroirs et venaient acheter ou voler du sang dans les abattoirs, c’est tout ce que l’on savait. En tout cas ils n’attaquaient pas les humains et aucun cadavre n’avait été retrouvé le cou percé de deux trous comme dans les films d’horreur. Quelques scientifiques avaient avancé l’hypothèse qu’il pourrait s’agir d’une race d’immortels qui coexistaient avec l’homme, peut-être depuis des siècles, voire des millénaires. Seul un accident avait révélé leur existence un peu moins de deux ans auparavant, lors d’un tremblement de terre, dans la San Fernando Valley, on avait découvert l’une de ces créatures coupée en deux. Son apparence était humaine, pourtant peu de sang avait coulé, ses entrailles n’avaient pas jailli de son corps et une substance jaune, qui attaquait l’asphalte, s’était répandue autour d’elle. Un pompier avait voulu ramasser ce qu’il pensait être un cadavre, quand la main du « mort » s’était nouée autour de la gorge de l’homme et l’avait tué en une fraction de seconde. La police avait alors criblé de balles le corps de la créature, sans résultat, et il avait fallu faire appel à un lance-flammes pour la tuer. L’étude de son ADN montra de petites différences avec celui d’un être humain. Le gouvernement décida aussitôt de classer secret défense tout ce qui rapportait à cette affaire et des ordres furent donnés aux autorités locales : rien ne devait filtrer à la presse. Il y eut néanmoins quelques fuites du côté des pompiers qui avaient assisté à la mort de leur camarade.

Ce jour-là, l’agent spécial Davis, un responsable important de la NSA, avait reçu une information d’un indicateur. Un couple bizarre hantait depuis quelque temps un quartier de *Downtown LA*, le centre de Los Angeles où s’érigent les seuls gratte-ciel de la ville. Il surgissait la nuit, peut-être venait-il des souterrains qui avaient servi à la construction des trois lignes de métro, et ne faisait rien d’autre que se promener. Les dealers et les drogués qui hantent ce quartier avaient fait l’expérience de la force surhumaine de ces créatures. Une fois, suite à une altercation, un voyou avait poignardé l’homme sans que cela l’incommode, en retour, le malfrat avait eu les deux bras brisés. D’après l’indic, le couple se rendait parfois aux abattoirs pour consommer un bol de sang : c’est cela qui avait retenu l’attention de l’agent Davis. Sachant que le mâle et sa compagne allaient souvent flâner à la nuit tombée dans le square Pershing, l’antenne locale de la NSA avait décidé d’y tendre une souricière.

Il faisait déjà nuit quand l’une des caméras dissimulées dans les camionnettes repéra un flou suspect. Un agent se mit à fouiller l’obscurité avec des jumelles infrarouge, en vain, puis, au bout d’un moment il repéra visuellement un homme brun très grand et une jeune femme blonde, tels que les avait décrits l’indicateur.

– Ici, voiture 2. Les voilà, monsieur, annonce-t-il à l’adresse de Davis. Les caméras et même les jumelles sont incapables de les montrer, mais ils sont visibles à l’œil nu. C’est aberrant.

– Où vont-ils ?

– Ils se dirigent vers Pershing Square, calmement, mais sans se tenir par la main comme le font les couples d'amoureux. Ils ne semblent ni pressés ni inquiets. Quels sont les ordres ?

Le président lui-même avait ordonné qu'on capture une de ces créatures tout en épargnant sa vie, après tout, ces êtres ne causaient pas de troubles à l'ordre public et n'avaient apparemment enfreint aucune loi. Le FBI avait été dessaisi car il ne poursuivait que les criminels, ici c'était l'existence même de ces humanoïdes qui posait un problème de sécurité intérieure, d'où l'appel à la National Security Agency.

– Appel aux équipes 2 et 3, ordonna Davis dans son émetteur. Convergez vers le square, nous vous y rejoignons. Que les hommes les plus proches tirent des fléchettes tranquillisantes sur le couple dès qu'il passera à leur hauteur, il n'est pas question de les tuer à moins de réaction agressive de leur part. Il nous en faut un vivant.

L'opération se déroula comme prévu, mais n'eut pas l'effet escompté. La femme sauta à pieds joints par-dessus la camionnette de la NSA et d'un bond extraordinaire franchit St Olive Street pour se perdre dans le square. Elle avait pourtant été atteinte par deux fléchettes, l'une au bras, l'autre à la cuisse, ce qui aurait dû suffire à endormir un éléphant. Son compagnon, peut-être pour lui donner le temps de fuir, chargea les hommes qui venaient de tirer sur eux.

– Comment osez-vous vous en prendre à des Élus ? hurla-t-il.

Les agents ouvrirent le feu contre lui, presque à bout portant, sans résultat, la créature broya les coups et brisa les nuques en quelques minutes à peine, puis elle monta dans leur véhicule et s'acharna sur l'agent préposé aux écrans radars. Davis se rendit compte du massacre en débouchant dans St Olive, il donna l'ordre de foncer sur l'humanoïde à l'instant où il quitterait la camionnette N°2. Il fut percuté à pleine vitesse et roula à terre, les hommes de Davis jaillirent hors de leur véhicule et vidèrent vainement le chargeur de leurs armes automatiques.

– Plan deux, cria Davis.

L'un des agents prit une arbalète et envoya un carreau de bois dans le cœur de la créature qui ne vacilla même pas et arracha la flèche. Cela ne lui prit que quelques secondes, toutefois Davis eut le temps de s'approcher assez près pour l'arroser de son lance-flammes. Les autres lance-flammes entrèrent aussi en action et carbonisèrent l'humanoïde qui mit de longues minutes à disparaître tandis qu'une odeur d'acide chlorhydrique empoisonnait l'atmosphère.

Il ne restait plus à l'agent spécial Davis qu'à appeler Washington pour rendre compte de son fiasco. Sept hommes massacrés et pas un Élu, selon ses propres termes, capturé, voilà qui augurait mal de la suite de sa carrière.